

## Voix plurielles

Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)



## Ouellette, Michel. Montjoie

Jean Mérin

Volume 18, numéro 1, 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1077541ar>

DOI : <https://doi.org/10.26522/vp.v18i1.2734>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

### ISSN

1925-0614 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Mérin, J. (2021). Compte rendu de [Ouellette, Michel. Montjoie]. *Voix plurielles*, 18(1), 77–78. <https://doi.org/10.26522/vp.v18i1.2734>

© Jean Mérin, 2021



Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

**Ouellette, Michel. *Montjoie*. Sudbury : Prise de parole, 2020. 157 p.**

Mountjoy est le nom d'un quartier à forte implantation francophone dans la ville de Timmins dans le Nord ontarien où Manon, aussi appelée Manuela, Gerry et Patate, a grandi. *Montjoie* retrace le périple de ce personnage tourmenté qui se cherche jusqu'à presque en perdre la raison. Son voyage l'a conduit des neiges du nord aux déserts du Nevada, à Las Vegas où Gerry change d'identité. La première étape à son retour des Etats-Unis est Queensborough où des amis d'enfance se sont installés pour fonder un bar-librairie, concept qui se révèle rapidement peu rentable. La question franco-ontarienne est perceptible en de nombreux moments dans ce petit roman fort réussi.

Plus sensibles encore sont les gemmes poétiques dont les lectrices et lecteurs se délecteront ici et là, au gré des pages. Dans *Montjoie*, les arbres se parlent et les personnages vont volontiers se réfugier dans le bosquet derrière le bar-librairie pour y trouver le calme, réfléchir ou, plus simplement, écouter les « bruits incongrus » des insectes. On y fait aussi des rencontres inhabituelles d'êtres souffrants que la forêt transforme en symboliques présences quasiment magiques qui hantent la mémoire.

Tout ce qu'on sait pour sûr, c'est que Gerry, devenu Manuela à Las Vegas, Manon lors de son retour au Canada, renoue connaissance avec le Gerry de l'enfance dès qu'il arrive à Timmins. La ville du nord œuvre une métamorphose et, pour un personnage prêt à toutes les découvertes pour chercher qui il est, il apparaît enfin qu'on est ce qui nous entoure. Gerry, c'est Timmins ; il existe par son environnement familial malgré une longue absence ; il est ce que les autres voient en lui. A Timmins sont enterrés les origines formatrices et le passé, « forêt minérale fossilisée », pour Gerry un lieu incertain et complexe dans lequel il commence maladroitement à prendre un peu de plaisir à se comporter comme les filles de son entourage, et où, comme tous les adolescents, il rêve de quitter son coin de terre perdue pour aller ailleurs, là où la vie est plus aventureuse et, surtout, libre d'attaches encombrantes. Si Mountjoy est un quartier de Timmins avec ses rues, son parc, sa proximité des « eaux sombres de la Mattagami », rivière « qui sent le bois, des matières organiques en décomposition », *Montjoie* est un voyage de formation ou, plutôt, de reformation. Gerry a désappris à être Gerry au cours des années étatsuniennes et le retour à Timmins le place dans une situation troublante à laquelle Manuela/Manon ne souhaitait pas se confronter.

Accompagnant ce retour à la terre natale, des pages en anglais ponctuent le récit dans des accents poétiques, composées de citation, par exemple de Margaret Laurence, et de fragments de

cahiers intimes reflétant l'actualité aux Etats-Unis, le tout dans une typographie distincte. Se font ainsi face-à-face deux langues que les Franco-Ontariens savent conjuguer au quotidien mais qui, dans le livre, ne se mélangent pas, chacune séparée, visuellement distincte de l'autre. L'Amérique – la vie étatsunienne – et l'Ontario ne se rencontrent pas vraiment, même lorsqu'un policier de Las Vegas resurgit dans les délires existentiels qui frappent Gerry/Manuela/Manon/Patate à son arrivée à Timmins. La solution pour retrouver un apaisement rationnel est simple, du moins dans le court moment, à la dernière page du livre, lorsque le protagoniste revenu au pays prend une décision soudaine.

**Jean Mérim**